

[la Chine], royaume de l'empereur des Mongols, qu'on nomme le grand Khan. J'invitai ce prince, en lui remettant les lettres du seigneur Pape, à embrasser la religion chrétienne. Mais il est trop endurci dans l'idolâtrie. Cependant il fait beaucoup de bien à nos frères, et voilà plus de deux ans que j'habite son palais. J'en ai passé onze dans cette mission, tout seul, et sans nouvelles de l'Europe, jusqu'à l'arrivée de frère Arnold, qui est ici pour la deuxième année. Malgré cet abandon, j'ai bâti une église dans la ville de Cambalu [Pékin], qui est la résidence ordinaire de l'empereur; elle est surmontée d'un clocher, et j'y ai mis trois cloches, que je sonne moi-même à toutes heures de l'office.

« Jusqu'à présent, j'ai baptisé environ six mille personnes, et sans les calomnies qui ont paralysé cinq ans mon ministère, j'en aurais baptisé plus de trente mille. Aujourd'hui je suis plus occupé que jamais à conférer cette grâce aux nombreux catéchumènes qui la sollicitent. J'ai aussi près de moi une réunion choisie de cent cinquante petits Chinois, de sept à onze ans, retirés du sein de leurs familles païennes avant qu'ils y aient connu le vice et l'erreur; je les ai baptisés, je leur ai appris les lettres grecques et latines, et j'ai transcrit pour eux trente psautiers avec deux bréviaires. Onze d'entre eux savent déjà notre office, tiennent le chœur comme des religieux, et, que je sois présent ou non, font leur semaine avec la même régularité que dans nos couvents. L'empereur vient parfois contempler à l'église mes petits anges, et se plaît fort à les ouïr chanter.

« Les fidèles de Cambalu ne forment pas tout mon troupeau. A vingt journées de cette ville vivait un roi nommé Georges, qui s'attacha à moi dès la première année de mes prédications. Non-seulement il s'était converti à la foi catholique, mais il avait reçu les ordres mineurs, et il me servait la messe, revêtu de ses habits royaux. A son exemple, une grande partie de ses sujets a embrassé l'Évangile; une belle église a été construite pour eux aux frais du prince, qui a voulu lui donner, en signe d'union et de reconnaissance, le nom d'*Eglise romaine*. Le roi Georges mourut en parfait chrétien, il y a six ans, laissant un fils qui est maintenant dans sa neuvième année, et qui marchera, j'en ai la confiance, sur les traces de son vertueux père.

« Je le répète, sans les calomnies dont j'ai parlé, les fruits de l'Évangile seraient plus grands encore, et si j'avais eu deux ou trois confrères, peut-être que le Khan lui-même serait baptisé...

« Voici quelle est ma situation actuelle :

je possède suffisamment l'idiome des Tartares; j'ai traduit en cette langue tout le Nouveau-Testament; j'enseigne en liberté et je prêche publiquement l'Évangile; je suis maintenant occupé à bâtir une seconde église à Cambalu. Mais en verrai-je la fin? Voici que je suis déjà vieux, et j'ai blanchi plutôt par les travaux et les afflictions que par l'âge: car je n'ai que cinquante-huit ans. »

Telle est, en résumé, la lettre de Jean de Montcorvin. N'est-ce pas un curieux spectacle et une douce surprise que de voir, au commencement du 14^e siècle, dans la capitale de la Chine, un pauvre religieux de Saint-François, privé pendant onze ans de tout rapport avec ces frères, représenter seul à Pékin l'Europe et l'Évangile, y convertir des milliers d'infidèles, bâtir deux églises, ouvrir une école de grec et de latin pour la jeunesse chinoise, célébrer publiquement les saints mystères, au son des cloches, entouré de cent cinquante lévites, servi à l'autel par un roi, son néophyte et son ami, en présence d'un empereur qui se plaît au chant de nos hymnes pieuses, lui qui s'imposait aux adorations de son peuple comme une divinité!

A continuer.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Un épisode de la traite des nègres

(Suite.)

A peine avions-nous fait une centaine de milles, que la vigie du grand mât annonça un navire sous le vent: c'était un tout petit sloop de guerre anglais, monté par une cinquantaine d'hommes, et portant deux pierriers, qui croisaient sur le passage des négriers; quoique ce sloop ne fût pas d'une force formidable, il ne laissait pas que d'être fort dangereux, grâce à son peu de tirant d'eau, qui lui permettait de fouiller tous les criques, et grâce aussi à sa marche supérieure, qui le rendait l'égal, pour la vitesse, des meilleurs voiliers. Du reste, son apparition, tout en me contrariant, ne me causa cependant que peu d'inquiétude: j'avais un excellent équipage, vingt-quatre canons, et *Pépé-el-Franccs* filait par une bonne brise, je vous l'ai déjà dit, ses seize milles à l'heure. Toutefois j'ordonnai de prendre chasse devant lui.

La journée entière, car le sloop avait été signalé le matin, se passa sans amener aucun changement dans nos positions respectives: nous avions à peu près la même marche tous les jours, et nous conservions nos distances. Le vent vint, et, par surcroît de précaution, je fis éteindre tous les feux à bord et veiller la moitié de l'équipage. Le lendemain, le premier objet que

nous aperçûmes à notre bossoir de babord fut le maudit sloop; il ne s'était pas écarté d'une longueur de navire de sa route; je commençai à me sentir de mauvais humeur. Enfin, pour ne pas vous fatiguer, don Pablo, par le récit de notre journal de bord, qu'il vous suffise de savoir que huit jours plus tard nous nous trouvions absolument dans la même position. Cette fois, je perdis tout-à-fait patience.

— Si demain matin l'Anglais nous poursuit encore, dis-je à mes officiers, il faudra songer à en finir avec lui dans la journée même. Nous ne pouvons conserver cette escorte jusqu'à la Havane.

Le lendemain, c'est-à-dire le neuvième jour de la chasse, à peine le soleil commençait-il à disputer l'horizon aux ténèbres, qu'un coup de canon retentit, puis fut immédiatement suivi d'un craquement de bois. C'était un boulet qui se logeait dans notre sabord de babord. D'un bond, je fus sur le pont: le sloop n'était plus guère qu'à deux portées de fusil. Au moment même une lueur brilla à son avant, puis un nouveau boulet nous arriva en plein dans notre coque, et un deux hommes dans l'entrepont. Inutile de vous dire que tout l'équipage fut aussitôt sur pied.

— Chacun à son poste, m'écriai-je fuyez et hors de moi. Double charge de poudre dans chaque canon, deux boulets et une charge de mitraille.

— A présent, m'écriai-je quand mes ordres furent exécutés comme on les exécute à mon bord, c'est-à-dire plus promptement que sur n'importe quel navire de guerre; à présent, que personne ne bouge! le premier qui fera feu avant mon commandement, je lui brûle la cervelle. Un grand silence régna aussitôt sur *Pépé-el-Franccs*, et l'on n'entendit plus que la voix claire et ferme, quoiqu'un peu grêle, du capitaine anglais, qui préparait ses gens à l'abordage.

Je fis aussitôt virer de bord. Laissez arriver! m'écriai-je au timonier. Trois minutes plus tard, nous nous trouvions bord à bord du sloop anglais, et si rapprochés de lui, que les hommes des deux navires eussent pu se battre à coups de pique.

— Visez à fleur d'eau, m'écriai-je de nouveau; puis, après quelques secondes, je poussai de toute la force de mes poumons le terrible mot de feu!

Une immense et seule détonation retentit jusqu'au ciel: *Pépé-el-Franccs* trembla jusqu'au fond de ses entrailles, car les canons, ainsi que je vous l'ai déjà dit, avaient double charge de poudre, et regorgeaient jusqu'à la grande gueule de mitraille.

Lorsque le nuage de fumée qui nous enveloppait se fut dissipé, un bien triste spectacle vint frapper nos regards. Notre for-